

de la rallier. Eude, entouré de l'élite de ses Wascons, entraîna avec lui le roi Hilperik, comme un précieux otage, se retira sur Paris, enleva en passant les trésors royaux, puis regagna Orléans et le pays d'outre-Loire. Raghénfrid traversa la forêt de Cuise et l'Oise, s'enfuit vers la Seine inférieure, et de là en Anjou. Karle poursuivit Eude et Hilperik jusqu'à la Loire sans pouvoir les atteindre, et employa le reste de l'année à dompter les résistances partielles qui survivaient à la chute définitive du gouvernement neustrien.

Son roi Chlother étant mort sur ces entrefaites, il expédia des ambassadeurs vers Eude, et lui offrit de « faire amitié avec lui », pourvu qu'Eude remit entre ses mains le roi et le trésor royal de Neustrie. Il s'était passé de telles choses dans le Midi depuis quelques mois, et l'imminence des dangers que courait l'Aquitaine était telle, qu'Eude dut acquiescer à l'instant aux demandes de Karle, et s'estima heureux d'accepter ce pacte, qui consacrait le partage de la Gaule entre le duc des Franks et le roi des Gallo-Wascons.

Hilperik, ainsi ballotté de Raghénfrid à Eude, d'Eude à Karle, et changeant de maître avec une morne indifférence, fut renvoyé au nord de la Loire. Karle « agit miséricordieusement envers lui, disent les *Annales de Metz*, et l'établit roi sous son autorité » ; Raghénfrid et les jeunes neveux de Karle, Hughe et Arnold, traitèrent avec le vainqueur, et, de l'Escaut à la Loire, la Neustrie courba la tête sous le joug, tandis que tous les comtés de la Bourgondie, sauf peut-être les cinq ou six villes les plus septentrionales, se détachaient de l'empire frank et s'isolaient dans une complète indépendance de fait.

Hilperik mourut au bout de quelques mois, et Karle le remplaça par le fils de ce jeune Dagobert III qui s'était éteint peu après la bataille de Cuise; on appela cet enfant Théoderik de Chelles, parce qu'il avait été nourri dans le couvent de femmes établi à Chelles par la reine Bathilde. La Neustrie n'était point encore tout à fait

résignée à la servitude; d'après les brèves et vagues indications des chroniques (*Annales de saint Nazaire et de Pétau*), il paraîtrait qu'une maladie de Karle enhardit les mécontents, et qu'un complot fut ourdi entre l'ex-maire Raghénfrid et les deux neveux de Karle, qui arrivaient à l'âge d'homme et qui avaient de grandes possessions en Neustrie. Le duc des Franks découvrit leurs projets, et jeta en prison ses deux neveux; l'un d'eux, Arnold, mourut sur ces entrefaites (723). Raghénfrid n'en prit pas moins les armes, souleva l'Anjou et les contrées voisines, et, refoulé par Karle dans les murs d'Angers, se défendit si bien, que le duc des Franks, traitant de nouveau avec lui, consentit à lui laisser le comté d'Angers sa vie durant.

Ce dernier effort avait épuisé l'énergie du patriotisme neustrien, et le pouvoir du vainqueur de Vinci et de Soissons ne rencontra plus d'obstacles dans le royaume de l'Ouest. Karle rattacha bientôt à sa fortune tout ce qu'il y avait d'hommes hardis et aventureux en Neustrie, *Romains* ou *Saliens*, peu importe, et se servit d'eux aussi utilement que de ses Austrasiens ou de ses Franks d'outre-Rhin : quiconque savait manier la lance ou la hache était reçu à bras ouverts dans la *truste* du grand chef des Franks, et avait part à la proie; c'était le règne des gens de guerre, et toute autre puissance que celle du sabre avait disparu : la vieille alliance de l'Église gallicane et de l'armée franke était brisée; l'Église des Gaules fut bouleversée de fond en comble.

Pour récompenser les vaillants compagnons auxquels il devait les victoires de Vinci et de Soissons, Karle, qui n'avait plus de terres à leur distribuer sur l'ancien domaine royal impérial, que les grands s'étaient partagé, prit les biens diocésains et les distribua entre ses fidèles. Ce fut une rude époque pour le clergé en Austrasie, pour le clergé et le peuple en Neustrie; la domination austrasienne parut dure aux masses laborieuses des villes et des campagnes de Neustrie, qui s'étaient accoutumées aux Saliens par une longue cohabi-

tation sur le même sol, et peut-être même déjà par la communauté de langage; car il est probable que les Franks établis parmi les populations gauloises de l'Ouest parlaient à la fois le tudesque et le patois gallo-latin, la langue *romane (romana)* vulgaire, qui se formait alors sur les deux rives de la Loire. La langue et les mœurs germaniques reprirent une sauvage vigueur avec Karle, et le joug pesa lourdement sur la Gaule.

Et pourtant ce fléau était nécessaire : il fallait que la Gaule franke fût réunie sous une puissante épée, et que tout appartint pour un temps aux plus forts et aux plus braves, car les hommes du glaive pouvaient seuls sauver l'Occident : devant l'immense danger qui s'approchait, devaient se taire toutes les oppositions de mœurs, de langage et d'origine : qu'importait qu'on fût Romain et Germain, quand tout ce qui était chrétien et européen était menacé d'une ruine commune? Tous les peuples qui se disputaient la Gaule s'étaient associés jadis contre les Barbares d'Asie, contre Attila : ces jours terribles étaient revenus; de nouveaux Attilas s'élançaient, non plus des steppes glacées de la Mongolie, mais des déserts enflammés de l'Arabie et de l'Afrique, et les peuples de la Gaule méridionale voyaient avec épouvante des étendards inconnus descendre du haut des Pyrénées, où ne flottaient plus les bannières des Goths; les musulmans entraient en Aquitaine.

Le vi^e siècle, ouvert par la conversion des Franks et les victoires de Chlodowig sur les Wisigoths ariens, fermé par la conversion de ces mêmes Wisigoths sous Rekkared *le Catholique*, avait été une ère de gloire pour le catholicisme : l'arianisme, vaincu successivement en Gaule, en Afrique, en Italie, en Espagne, terrassé par les armes étrangères chez les Burgondes, les Wandales, les Ostrogoths, abandonné volontairement par les Wisigoths, les Suèves et les Langobards, n'avait plus d'asile en Occident; l'Église, à la fin du vi^e siècle, avait enfin conquis à sa foi tous les royaumes barbares, et assis l'unité victorieuse sur les ruines de la grande hérésie. L'Église

n'eut pas longtemps à se réjouir de son triomphe : à peine maîtresse de l'Occident, elle se vit arracher l'Orient, son berceau, et perdit la terre qu'avaient consacrée les pas de Jésus et la naissance du christianisme. Le déisme arien, abattu au Couchant, surgissait au Levant sous une forme nouvelle : il avait péri par un rationalisme aride; il reparaisait entouré de prestiges éblouissants, armé d'un irrésistible enthousiasme, et secondé par la réaction des sentiments et des besoins naturels que l'ascétisme chrétien avait violemment comprimés : l'arianisme renaissait *mahométisme!* Des débats sans fin sur la nature du Verbe et de Jésus-Christ et sur les rapports des Trois Personnes Divines avaient fort ébranlé, dans les masses gréco-syriennes, la croyance à la divinité du Christ et la croyance même à la théologie trinitaire, et de sourdes révoltes du cœur et des sens contre la morale chrétienne correspondaient aux discussions de l'esprit sur ou contre le dogme. L'ascétisme chrétien, sinon le christianisme, avait prononcé l'anathème sur la chair et sur les sens, et imprimé à l'âme de l'homme hors de la nature un essor impossible à soutenir pour l'espèce humaine, impossible surtout sous le ciel brûlant de la Syrie. Les excès ascétiques du spiritualisme chrétien préparaient une inévitable réaction sensualiste, de même que la frénésie licencieuse du paganisme avait amené la réaction chrétienne; mais le retour en faveur des sens devait se manifester sous une forme religieuse, et non pas avec le caractère d'un débordement matérialiste. Ce devait être une espèce de retour vers *l'ancienne loi*. Ce ne fut point d'abord dans l'Asie chrétienne qu'éclata cette révolution : l'Asie chrétienne était à la fois trop éclairée et trop amollie pour produire de telles choses; un peuple nouveau entra sur le théâtre du monde : la race arabe, jusqu'alors confinée dans sa péninsule et comme perdue dans ses déserts entre l'empire des Perses et l'empire romain, avait ressenti obscurément le contre-coup de toutes les crises politiques et religieuses de l'Asie; entamée, sans être jamais asservie, par tous les peuples et par toutes les religions,

elle avait emprunté aux antiques Chaldéens l'adoration des astres, ou plutôt des génies qui animent les astres, et des statues magiques habitées par ces génies; sur ce vieux fond babylonien s'étaient entés successivement des traditions hébraïques, des croyances persanes, des dogmes chrétiens : à côté de la religion nationale s'agitaient les sectateurs de Moïse, de Zoroastre et de Jésus-Christ; c'était un de ces mélanges où les éléments divers fermentent et se fusionnent comme dans une fournaise ardente, pour enfanter quelque création colossale. Mahomet naquit.



CHAPITRE II

PRÉLIMINAIRES A L'AVÈNEMENT DES CAROLINGIENS (*Suite*).

CHARLES-MARTEL (*Suite*). — Invasion des *Sarrasins*. — Bataille de Toulouse. — Les Arabes en Aquitaine. — Journée de Poitiers. — Gloire de Charles-Martel. — Il règne sur la Gaule et en Germanie. — PEPPIN et CARLOMAN. — Alliance des Carolingiens et des Papes. — Sacre de Peppin le Bref.

(721-752.)

I

L'histoire de Mahomet, le prophète de la Mekke, est étrangère à ce livre : contentons-nous d'observer ici qu'on ne saurait douter que cet homme extraordinaire n'ait été persuadé tout le premier de la réalité de sa mission, et n'ait véritablement cru recevoir les instructions de l'ange d'Allah, pendant les extases où le jetait l'exaltation de sa pensée. Dieu est un et n'a point de fils, enseignait-il; Dieu s'est manifesté aux hommes par des prophètes de plus en plus illuminés de l'esprit divin, Adam, Abraham, Moïse, Jésus-Christ; Jésus a été réellement le Verbe de Dieu, le Messie; mais ce Verbe, ce Messie, a été créé dans le temps comme les autres hommes. Mahomet (*Mohâmed*) est le dernier et le plus grand de tous, plus grand que Jésus même, et sa pensée, la pensée de sa mission, a été en Dieu de toute éternité : il est le médiateur suprême. Les livres des juifs et des chrétiens sont saints, mais les hommes en ont corrompu le sens; Mahomet est venu rétablir la vraie foi.